

UN GRAIN DE SABLE BLEU...

Margo Daepfen

Bien de l'eau coule sous les ponts sans pour autant changer le monde, car qu'importe le flux, elle filera entre les arches ; et tout restera inchangé, car rien ne change sous la pression de ce qui est externe. En revanche, on ne se méfie jamais assez du pernicieux grain de sable qui s'immisce dans une horloge et la fait rendre l'âme par une hémorragie de dysfonctionnements ; là pourtant réside le danger. On se dégingue de l'intérieur, rarement de cause extrinsèque : trouvez donc un grain de sable et mettez-le dans l'engrenage ; il provoquera le chaos mieux que le torrent s'encastrant dans les piliers du pont.

Ce grain de sable propre à enrayer la Suisse, madame Vaudard l'a découvert, presque fortuitement ; et bien que prédisposée plutôt à subir l'Histoire qu'à l'écrire, elle y a pénétré à grands pas du jour au lendemain. Sans en avoir du tout conscience : la banalité de la journée laissait prévoir qu'elle serait ordinaire, et pourtant, l'on sait combien les journées historiques sont avant tout ordinaires, et les journées ordinaires sont historiques !

Ce jour-là, madame Vaudard se sent d'humeur clopinante : apathique et mélancolique, elle ne rit ni ne pleure, elle ne fait que vaciller sous le fardeau de son corps et de son âme. Elle vaque à ses occupations mais le moral ne suit pas, elle tente d'être optimiste mais elle n'est pas gaie. Il y a des jours comme ça, quand le soleil ne brille pas, quand il s'alanguit derrière un porridge de nuages ; quand il prend plaisir à se dissimuler aux yeux des gens qui déambulent dans la vie comme des automates, sans plus regarder le ciel mais bien plutôt penchés sur leur routine, obnubilés par elle et par ses vaines implications ; quand il veut rappeler qu'une journée gluante ensoleillée vaut mieux qu'une journée gluante sans soleil ; quand le soleil se dérobe et que le monde sombre avec lui. Madame Vaudard comme les tournesols vit en osmose avec le beau temps, et quand celui-ci faiblit, son entrain choit.

Elle a passé une journée à s'engourdir et attend que le temps tourne implacablement ; et c'est comme une angoisse qui l'étreint : l'angoisse des samedis vides, des samedis vacants lorsque l'ennui pointe son museau et qu'il n'y a rien à faire, des samedis solitaires lorsqu'on ne jouit pas d'une popularité à même de combler le vide... L'ennui a bien des raisons : solitude, désœuvrement, lassitude ; mais un seul effet, un intense découragement.

- Allons, c'est le moment de sortir le chien...

Et c'est à une heure vespérale que madame Vaudard sort son chien, passe les maisons d'un itinéraire bien rodé aux mille détours connus sur le bout des doigts comme l'est tout ce qui ressort de la routine, emprunte un dédale de ruelles embourgeoisées avant de parvenir au parc où sévit un souffle d'air qui vient se briser les dents sur les conifères.

Le parc ce soir-là a l'air tout à fait ordinaire, ce qui est normal car la prédestination n'existe que dans la rétrospection et non pas dans la prévision : on ne découvre guère les signes précurseurs à une grande catastrophe avant qu'elle ne se soit produite ; et comme madame Vaudard ne prévoit pas de transcender l'Histoire, elle ne décèle aucun indice d'évènements extraordinaires dans l'atmosphère : les arbres, dignes comme de grands messieurs, tendent leurs branches vers le halo souffreteux des lampadaires et on dirait un groupe de voyageurs qui s'agglutinent autour de la flamme d'un poêle pour se protéger de la froidure ; et le vent qui leur souffle au travers produit des sons ressemblant à s'y méprendre à des soupirs d'aise. Tout dans le calme planant incite à retrouver au plus vite la chaleur d'un foyer, mais alors que madame Vaudard s'apprête à faire demi-tour, son chien qui jusque là folâtrait allégrement, se met à filer vers un groupe d'arbres.

- Rudy, ne t'éloigne pas trop ! le houspille-t-elle.

Elle ne veut pas attendre...

Et soudain le chien se met à gronder à l'orée du bosquet ; comme s'il avait peur d'une chose qui s'y trouvait, il commence à piaffer sur place, à alterner les petits gémissements et les grondements ; il se tourne tantôt vers sa maîtresse pour l'exhorter à venir voir puis se remet

Un grain de sable bleu

dans une posture menaçante, les oreilles dressées bien haut à l'écoute d'un son intrigant qu'il serait le seul à percevoir.

- *Rudy, reviens maintenant ! s'égosille madame Vaudard.*

Brusquement, elle en a marre d'attendre dans le froid. L'impatience lui monte à la tête et elle se dirige à grands pas vers le bosquet, elle veut ramener son chien par la force.

Au fur et à mesure qu'elle se rapproche de son chien, l'animal semble croître en anxiété ; il commence à faire la navette entre sa maîtresse et l'orée du bosquet en proie à une impatience fébrile, à tel point qu'elle acquiert une certitude : il y a quelque chose de vraiment anormal à l'abri de ces arbres. Alors elle se hâte vers cet emplacement et là, sous la futaie sombre au point qu'elle est d'abord frappée de cécité, elle aperçoit ce qu'étant gosse elle avait toujours rêvé d'entr'apercevoir, lorsqu'elle vagabondait dans les hautes herbes et espérait croiser une fée au détour du ruisseau ; elle aperçoit le grain de sable qui sera fatal à la Suisse.

Sous un arbre, posément assise en tailleur, se trouve une créature psychédélique : bien que d'allure générale anthropomorphe, son crâne trop dolichocéphale, ses mains à quatre doigts, ses yeux proéminents de caméléon et sa peau bleue n'appartiennent pas au genre humain. C'est un reflet, un clin d'œil, une parodie ; pâle représentant d'un autre Ailleurs, ce petit être de féerie bleu aux allures d'échassier observe son environnement avec délectation. Il ressemble aux lutins des dessins d'enfant ; ceux que la petite madame Vaudard rêvait de rencontrer pour se faire enlever dans un monde moins cru, plus féérique. Cependant il est bien réel puisqu'il lui sourit en roulant des yeux asynchrones caméléonesques :

- *Bien le bonjour, je m'appelle Norman...*

Et comme elle est effarée à en oublier de respirer – à tel point d'ailleurs qu'elle vire à la nêfle :

- *Ne soyez donc pas si stupéfaite. Je suis ici dans de pacifiques intentions !*

Puis il se désintéresse de la brune madame Vaudard et se replonge dans ce à quoi il vaquait auparavant ; elle remarque alors qu'entre ses genoux cagneux se trouve un merveilleux ouvrage de broderie, sur lequel s'entremêlent des lacis de fils d'or et de pourpre, formant de fantastiques fantasmagories ; et fixant ces entrelacs de fil bizarroïdes créés par l'aiguille qui pique et plonge au travers du tissu par intervalles, comme les dauphins qui jaillissent d'entre les flots par instants, elle récupère peu à peu ses sens, et tandis qu'une kyrielle de questions déboule dans sa tête, elle parvient à exprimer un tant soit peu clairement ses interrogations.

Là, le lutin relève la tête et la fixe dans les yeux ; mais pour elle, la réciproque est quasiment impossible, car ses yeux indépendants bougent chacun de leur côté sans qu'elle puisse déterminer dans lequel plonger le regard. Il l'observe gravement et :

- *Peut-être vous demandez-vous d'où je viens et ce que je fais ici ? s'enquiert-il.*

Et madame Vaudard :

- *Eh bien, à vrai dire, oui...*

Puis le rideau se lève sur les brumes de son esprit : elle va entendre parler d'un Ailleurs fantastique dont nul suisse n'a auparavant eu quelque écho, et n'est-ce pas là une chose jouissive que d'en être informée en première instance ? Impatiente oie brune en quête de badinage, son esprit s'aiguise et elle prête une oreille attentive aux propos du lutin.

- *Comme je l'ai dit, je m'appelle Norman et je ne viens pas de très loin. J'ai dû fuir mon royaume lorsque ma tête a été mise à prix...*

Madame Vaudard l'interrompt :

- *Pour quelle raison ?*

- *De sordides enjeux politiques ! Notre royaume refuse de s'investir dans quelque conflit que ce soit ; nous sommes fiers de posséder une certaine neutralité qui nous évite bien des déboires avec nos voisins tapageurs. Cependant, il y a quelque temps, l'un des royaumes voisins a été pris dans un violent tremblement de terre ; il nous a quémandé de l'aide pour se*

Un grain de sable bleu

rétablir. Mais il faisait partie d'une alliance de royaumes qui s'étaient unis contre quatre autres au cours d'une bataille qui...

Une violente bourrasque déclenche une pluie d'aiguilles qui se déversent sur la tête de madame Vaudard et sur le dos de son chien ; le soir se fait ressentir et la lune, telle un bijou d'email, scintille faiblement dans un ciel hostile. Peu importe l'historicité du moment à venir, les rigueurs du climat nocturne helvétique interdisent pour des raisons objectives de demeurer à l'air libre ; ainsi madame Vaudard frissonne un peu et demande au lutin où il souhaite passer la nuit. Le pauvre hère n'en a, bien évidemment, pas la moindre idée, et c'est donc pour des principes de charité et non d'un quelconque profit qu'il se voit invité au domicile des Vaudard, du moins dans son imaginaire ; madame Vaudard en effet a déjà fait preuve d'une certaine incurie de par le passé. D'aucuns disent que la charité ne l'étouffe pas...

Au retour de sa femme, monsieur Vaudard se serait peut-être senti mal la voyant ainsi accompagnée d'un tel miasme bleu électrique, mais ce serait sous-estimer son esprit harpagonnier fortement ancré dans le matérialisme et habitué à demeurer stable quelles que soient les secousses subies. Très courtoisement, voire obséquieusement, il invite son inhabituel hôte à narrer les circonstances de sa venue en Suisse, lesquelles demeurent obscures : tout ce qui transparaît est que Norman a fui un régime dictatorial établi lorsque son royaume a été annihilé par un voisin auquel il avait refusé assistance.

Bien que d'esprit brillant et cartésien, Norman ne manque de commettre quelques impairs au long de la soirée : il raille vivement la démocratie parce qu'issu de milieu gérontocrate et axiomatiquement toujours dans le vrai puisque ses dirigeants sont expérimentés ; il vilipende le capitalisme, ce système d'embourgeoisement effréné ; il prône un intégrisme religieux agressif ; mais songe-t-il seulement, le malheureux, que cette idéologie si douce à ses yeux d'apatride puisse offenser ses hôtes par son inadéquation ?

Une fois seuls, monsieur et madame Vaudard se trouvent complètement déconcertés par la faconde blasphématoire de Norman et, de manière plus générale, par l'incroyable soirée qu'ils viennent de vivre ; ils tiennent un conciliabule dans le ventre de leur salon au cours duquel il est décidé d'avertir les médias de leur extraordinaire découverte dès l'aurore.

- *Tu ne trouves pas que... ce qui nous arrive est hallucinant ?* s'enquiert madame Vaudard une fois le couple étendu dans le lit conjugal.

- *Assurément une journée intéressante ! Bonne nuit !*

Le lendemain, à une heure très matutinale, la globalité des reporters de l'Helvétie semble avoir convergé pour se condenser en un point précis, le jardinet des Vaudard ; tandis que sur les flots clairs du lac émerge le disque solaire triomphateur de la nuit, fragmenté au gré de la crête des vagues comme un miroir brisé reflété mille fois ; et que dans le ciel, tout embrumé de rose, les montagnes scintillent au gré de sa lumière.

L'amalgame des journalistes piaffe devant la porte close de la maison, suscitant un grand étonnement pour les voisins, aux yeux fripés de sommeil, qui ne comprennent pas la raison de ce capharnaüm ; lorsque enfin le couple apparaît dans l'entrée principale accompagné de l'être féérique, la ruée qui s'ensuit n'a d'égale que celle des chercheurs d'or en Alabama ; la furie des flashes grave dans le cœur des deux Vaudard une exaltation inoubliable ; et le harcèlement des journalistes lancés tels des fauves sur une piste fraîchement ensanglantée dure des heures ; enfin, ils se retirent comme la marée descendante et produisent l'article révolutionnaire, celui qu'on ne rédige qu'une fois dans sa vie, et dans la vie : *la Féerie est parmi nous !*

Le soir même, à l'annonce qu'une créature étrangère, anatrope de surcroît, a foulé le sol helvétique, une déferlante de stupeur frappe la Suisse médiatisée des petits Helvètes lecteurs de quotidiens ; comment concevoir, dans un pays autarcique où la notion même de migration n'existe pas, qu'un être d'un autre monde quitte sa terre natale et vienne s'y exiler ? Toutefois le peuple helvétique a un bon côté qu'il s'agit de reconnaître : sous sa froideur et sa politesse se cache une discrétion bienvenue, et sans être particulièrement tolérant ni ouvert il assimile les

Un grain de sable bleu

bouleversements sans protester ; c'est peu dire que les Suisses ne s'embrasent pas facilement, perdant en chaleur ce qu'ils gagnent en efficience ; néanmoins la venue inopinée d'un intrus ne suscite-t-elle aucune émotion exagérément intempestive.

Des mois durant la notoriété et la popularité de Norman comblent de joie les Vaudard : des gens venus de loin accourent le voir ; des gens bien-pensants lui offrent des présents ; des gens qui s'empressent auprès de lui et de ses hôtes, une multitude de questions aux lèvres et le regard brillant de curiosité ; des gens qui se pressent, s'agglutinent, se poussent, s'entassent, se battent et s'impatientent ; troupeau de chiens sauvages, tous veulent satisfaire en ce lieu leur curiosité et noyer leur soif inextinguible de toucher et de voir la créature. La notoriété étant grande dame, chacun en ville a un mot plaisant pour Norman, nouvelle coqueluche ; et là où d'ordinaire ne sévissent que l'indifférence et le mépris, elle allume des sourires à son passage. Partout ce ne sont qu'égarde, gentillesse, amitié et chaleur qui se retrouvent à sa vue de visage en visage ; et la flamme olympique de la bienveillance se relaie d'âme en âme à son approche. Le pauvre lutin en vient à croire naïvement que cette idylle est faite pour durer ; hélas, rêve extraordinaire, rêve éphémère ; et comme l'été devant l'hiver, le bonheur fuit avec le temps.

Mais un matin de printemps, alors que les oiseaux virevoltent dans les branchages, Norman réalise que sa longue oisiveté a assez duré ; objet de musée il est, lorsqu'il veut s'intégrer ; trêve de plaisanterie, il est pour lui grand temps de s'adapter, de devenir un rouage de la machinerie nationale ; et puisque la clé de l'adaptation à la communauté réside dans le travail, il se fera gaiement travailleur.

- *Je suppose que tu n'en as pas le droit, puisque tu n'as pas la nationalité suisse...*
murmure monsieur Vaudard lorsqu'il entend parler de ce projet.

Et le lutin de répondre :

- *Alors je n'ai qu'à devenir suisse ! D'ailleurs, c'est ce que je souhaite depuis le début...*
- *Oh oh, minute papillon ! Je ne sais pas si l'on peut t'accorder la nationalité suisse, étant donné que tu n'es pas né ici ! J'aimerais d'ailleurs connaître l'opinion des Confédérés à ce sujet...* termine songeusement monsieur Vaudard.

Son ignorance à ce sujet est pourtant vénielle, compte tenu que le Conseil fédéral même ne sait quelle position adopter ; d'une part, la loi sur les droits fondamentaux des personnes stipule que toute personne, quelle qu'elle soit, se trouvant en territoire helvétique peut être reconnue citoyenne de l'Helvétie ; d'autre part, nul article, nul alinéa de la Constitution ne fait mention de son applicabilité à tout autre être que de race humaine.

Face à cette indécision, l'opinion publique prise de pitié pour le lutin sympathique désireux de travailler s'insurge et déborde ; on lance des initiatives populaires en faveur du petit apatride ; et finalement, le Conseil fédéral, au fruit de maintes délibérations, tranche le problème et décide d'octroyer la nationalité à Norman, si pour autant il prouve par des tests qu'il est digne de l'obtenir, en précisant toutefois que cette mesure est purement provisoire.

Cependant le rôle de Norman n'est nullement de contribuer à la bonne marche de la machinerie helvétique ; il est le grain de sable bleu dérégulant, celui qui fait implorer les systèmes ; et alors même qu'il travaille assidûment à son intégration en apprenant convenablement le métier de suisse, il se voit aidé en sa tâche apocalyptique par d'autres éléments.

Un soir de drame, une Suisse en émoi découvre un fait inattendu : cinq autres lutins de la race de Norman ont été découverts dans la vallée du Rhône, vivant de petits poissons puisés au sein même du fleuve nourricier. Les journaux en crachent des titres meurtriers : *Le lutin n'était pas seul : d'autres de son peuple l'ont rejoint ! Les cinq lutins de la vallée de Rhône : sont-ils venus sur une invitation de Norman ?*

Et toujours dans les articles, surgit une question : si ces lutins sont venus en Suisse, pour y trouver un asile, n'est-il à craindre que d'autres les suivent, encore et encore ? Comme le

Un grain de sable bleu

troupeau de moutons qui suit aveuglément le plus audacieux, ne risque-t-on pas de voir déferler, en Suisse, la totalité du peuple des petits êtres féeriques ?

Sitôt la nouvelle divulguée, non seulement les Vaudard, mais aussi les reporters assaillent Norman de questions ; chacun veut savoir si la quiétude de la Suisse peut disparaître sous les vagues incessantes d'un peuple migrateur.

- *Qu'en sais-je ?* gémit Norman, *Nous sommes des milliers à la recherche d'un lieu plus tranquille...*

Dès lors, dans tous les cœurs, la défiance s'installe ; personne n'a foi en Norman lorsqu'il se veut rassurant, et la bienveillance se meurt et se mue en sourds reproches : les regards que lui jettent les passants sont emplis d'une apathie toute bovine chargée d'hostilité qui pèse pesamment sur ses épaules ; par ce seul incident, il est devenu le trouble-fête, l'agitateur, le faiseur d'ennuis, celui qui vient remuer la vase d'un étang paisible ; celui qui réveille le feu qui dort ; le grain de sable bleu indésirable dans un engrenage. Sans devenir méchants, les suisses se ferment comme des huîtres à sa seule vue ; et alors qu'officiellement, il a gagné sa naturalisation, l'opinion publique l'a institué, jugé et condamné comme traître ; car bien que libre, on n'échappe pas impunément à un verdict d'inculpation sans appel du plus féroce des procureurs : l'opinion du peuple. Eût-il été seul que jamais il n'aurait été un intrus ; hélas, ses compatriotes ont suivi, cinq grains de sable bleu supplémentaires à caser ; et il a soudainement été accusé, juste à cause de sa couleur si peu naturelle.

Les Vaudard même, qui jusque-là ne s'étaient jamais plaints, par un brusque revirement décident qu'ils ne veulent plus héberger Norman ; trop de frais, trop de travail, bref, trop de peine pour un paria ; tandis que les cinq lutins sont disséminés temporairement dans des foyers, simple mesure palliative en attendant une solution plus tangible.

Des semaines défilent durant lesquelles l'infortuné Norman, s'en va quémander un travail ; et même avec son passeport suisse et un fatras extraordinaire de connaissances pharmaceutiques, pourtant révélatrices de pouvoirs analgésiques et curatifs des plantes jusque-là insoupçonnés, on l'accueille obséquieusement mais sans la moindre intention bienveillante. Il fuyait son pays ségrégationniste et a choisi la Suisse : il a eu le malheur d'être un lutin, déboulant dans le plus fermé, le plus immuable, le plus intolérant et le plus glacé de tous les pays. Sans être plus incompetent, sans être même plus clandestin que n'importe quel suisse, il se fait toujours refouler, avec des mots fleuris ; parce que soit ses oreilles effilées, soit ses yeux asynchrones ne plaisent pas suffisamment pour qu'on veuille de lui. Se trouver face à un employeur suisse revient à affronter une barricade de fallacieuses justifications menant tout aussi inexorablement que le courant du fleuve à un refus ; et il en va de même pour les cinq lutins qui se voient refuser la naturalisation ; car après tout, la société suisse est une flaque d'huile qui recevrait des gouttelettes d'eau : elles ne s'incorporent pas, restent parfaitement distinctes à sa surface.

La situation en est à une sorte d'aporie, suspendue par plusieurs hésitations, lorsque surgissent douze autres lutins, cette fois-ci en suisse allemande, provoquant un tollé général : un charivari de récriminations multilingues s'élève ; mais pour une fois, la Suisse entière vibre en chœur et d'un seul cœur, exprimant à l'unisson, sous le diapason de la colère, un concert de protestations.

Il n'est plus question de caser ces familles de lutins, il n'est pas même question de les intégrer un jour, il s'agit de trouver un lieu où les faire vivre qui puisse être contrôlé aisément ; et quel autre lieu mieux qu'un terrain vague sous surveillance policière pourrait faire l'affaire ? C'est pourquoi les douze nouveaux venus sont conduits à leur lieu de résidence, sinistre plaine de terre battue que la Poésie a oublié d'égayer ; mais avec eux se trouvent également les cinq autres lutins et Norman, dont personne ne veut plus et pour qui l'intégration semble se dérouler à l'envers : de coqueluche, il est relégué à indésirable, et doit poursuivre sa vie avec les siens, dans ces campements sommaires du cul de la Terre.

Un grain de sable bleu

L'Ennui plane sur le terrain grillagé où les lutins vivent aux crochets d'œuvres caritatives ; or brusquement une idée émane de la Confédération : construire des « bâtiments exclusifs », réservés à la communauté des êtres féeriques, dans lesquels ils vivront grâce à un subside minimal alloué chaque mois. Cette mesure d'aspect si arrangeant ne pallie pas la difficulté des suisses à quitter leur quant-à-soi vis-à-vis de ce qui est différent ; au contraire, en accordant à ces étrangers un statut à part, elle tend à renforcer ces certitudes de dissemblance fondamentale, poursuivant ainsi un travail de non intégration avéré.

Ainsi donc, on bâtit quelques-unes de ces tours en béton, dressant leurs épaules vers le ciel pour fracturer l'horizon, dont l'inesthétisme consciencieux semble avoir été élaboré avec un sadisme délectable par le plus odieux des architectes, dans le but de faire comprendre à ses futurs résidents que leur vie prend des allures de naufrage en devant vivre dans de telles constructions ; tandis que de nouveaux arrivants féeriques viennent grossir les rangs des réfugiés dans un mépris général.

Il semble exister un rapport de proportion inverse entre la bienveillance des suisses à l'égard des lutins et le nombre d'immigrés affluant chaque jour : en effet, bien que l'hostilité taraude de plus en plus âcrement les suisses, les arrivages de lutins passent du statut de l'exceptionnalité à celui de la rareté, puis à la sporadicité, pour enfin parvenir à celui d'habitude ; la fréquence des découvertes de nouveaux venus ne fait qu'augmenter, amenant une banalisation et un phénomène de désintéressement global. Une première fois est toujours une révélation ; la répétition engendre l'estompement, puis la lassitude.

Mais pour qui fuit la mort, toute vie est préférable ; seulement ce n'est point la vie qu'offre la Suisse, mais l'existence : en offrant des conditions déplorable à ses soupirants, l'Helvétie au doux nom miroitant de vie ne permet aucune satiété, autorise uniquement la satisfaction du besoin *d'exister*.

Les lutins découvrant la vie misérable des ghettos à trois cent francs par mois ; l'afflux toujours plus massif de nouveaux requérants d'asile ; la construction de nouvelles tours ; l'anatropophobie toujours croissante ; pour tout cela, les ailes du temps, qui normalement aplanissent tout de leur douce érosion, ne font que frotter contre des silex prompts à raviver des brasiers endormis ; dans chaque camp en effet, celui des suisses versus celui des lutins, la guerre progresse avec le temps : l'agacement n'est rendu que plus vivace, l'intolérance s'aiguise d'un côté tandis que croît la misère de l'autre.

Les immeubles « exclusifs » fleurissent bientôt comme des champignons à travers toute la Suisse : on en compte une trentaine, tous plus foireux les uns que les autres, poussant au rythme frénétique de trois par mois. Dans chacun d'eux traînent les mêmes relents de pauvreté : ce sont partout des nuées de mouches qui tourbillonnent au-dessus de petites cours jonchées de monstrueux amas d'ordures multicolores qui tapissent les dalles en une mosaïque barbare ; des façades en ciment qui se fondent dans le ciel lorsqu'il est bien plombé ; des cages d'escalier pisseuses où gisent les cinquante malheureux en trop, ceux qui sont en pénurie d'appartement et en rade depuis si longtemps que même les camps sommaires d'accueil n'en veulent plus ; ceux-là ont les yeux secs car les lutins ne pleurent pas, et le désespoir ne les gagne plus, puisque pour désespérer, il faut avoir l'espoir d'un avenir, qu'ils ne possèdent plus. S'il n'y a plus de sentence de mort à leurs trousses, il n'ont pour autant aucune revendication sur la vie ; et la leur leur échappe, prisonniers qu'ils sont de la volonté de leurs hôtes de décider de leur futur. Sans passeport, sans emploi, sans logement, ils sont impuissants et dépendent du maigre revenu alloué mensuellement, n'ayant rien à faire de la journée que ruminer leurs pensées ; et sachant que le lendemain sera de la même étoffe, et la surlendemain également, et le jour d'après encore, et ainsi jusque à leur mort. On désespère d'espérer ; on ne désespère plus lorsqu'il n'y a plus d'espoir.

Suisse, pays cruel, pour combien de temps encore vas-tu nous laisser dans le noir ? se demandent sans cesse les réfugiés.

Un grain de sable bleu

Dans les escaliers de l'immeuble de Norman un jeune lutin joue, mais ce sont les gargouillis de son estomac vide qui résonnent, se répercutent contre les murs, et montent à travers les étages comme le croassement rauque d'un démon ; réveillant le spectre de la famine chez ceux qui tentent de faire taire les borborygmes de leur propre ventre et d'enterrer leur faim derrière le silence. Norman lui-même, un suisse pourtant, a sillonné la ville en tous sens à la recherche d'un travail ; puis comme sillonner est trop vague, il l'a ratissée au peigne fin ; et comme le peigne n'était pas assez fin, il l'a écumée aussi minutieusement que possible, sans aucun résultat : chaque fois lors de la confrontation, à la raison du plus fort, il est perdant ; et de toute manière, les arguments employés pour le chasser ne découlent pas du domaine de la raison, mais bel et bien de la plus irrationnelle des répulsions.

Enfin, les lutins se sentent acculés par leur situation précaire, tout au moins ceux qui ont des familles à charge, et c'est au peuple suisse qu'ils s'en prennent : ils font des rues leur domaine de prédilection en matière de mendicité ; ils accostent, harangent, interpellent, supplient et harcèlent les passants pour obtenir un peu d'argent ; ils deviennent des inspireurs de mauvaise conscience virtuoses en les apitoyant par des regards désespérés ; ils savent, si besoin est, manier la cleptomane avec dextérité et détrousser avec la plus incroyable habileté ; bref, véritables charognards des trottoirs, ils pullulent en ville dans le seul but d'extorquer quelques sous à de vénérables citoyens par des moyens d'une intégrité discutable. Pour des êtres en quête de gain quelconque, aussi menu soit-il, le miroitement de l'argent est le plus fort en ville, véritable banque où la fortune est détenue par chacun de ses protagonistes, même s'il s'agit d'un petit pécule chaque fois. Ainsi, pas moyen pour la ménagère de se rendre à son centre commercial usuel sans rencontrer plusieurs de ces lutins aux yeux implorants, impossible au couple d'amoureux de flâner docilement dans un dédale de ruelles sans se faire interpellé une douzaine de fois ; quant aux pendulaires et aux employés communaux, ils sont les cibles les plus touchées par cette vague d'envahissement intempestive. Ce ne sont plus des grains de sable dans un engrenage, c'est une plage entière de sable bleu qui s'est infiltrée en Suisse.

Car des lutins, mon dieu qu'il y en a : sort-on de sa maison qu'ils nous assaillent pour faire la manche ; veut-on s'asseoir sur un banc qu'il y en a un blotti au-dessous ; marche-t-on dans la rue que l'on en croise, des solitaires, des familles, des meutes, des clans, des troupeaux, des grappes entières de lutins agglutinés les uns aux autres qui déambulent impunément ; veut-on pénétrer dans un bar qu'ils obstruent l'entrée ; veut-on prendre le bus qu'ils déferlent, les uns pour sortir, les autres pour entrer, et l'on se retrouve pris entre deux courants inverses, ballotté d'une marée à l'autre, submergé par une vagues d'oreilles en pointe et d'yeux caméléonesques ; la foule piétonne est bientôt beaucoup plus bleue que rose et le citoyen préfère se barricader chez lui, ne sortant qu'en voiture, plutôt que d'affronter cette déferlante de petits êtres.

Très vite, une réalité honteuse se profile devant l'état des choses, mille fois refoulée dans une vaine tentative de sauvegarde de l'honneur, mais néanmoins irréfutable : *les suisses ont peur des lutins*, cette masse monochrome bleue omniprésente dans les cités, obsédante, inaliénable ; ils préféreraient les reléguer loin d'eux, clos dans les glauques quartiers suburbains où ils doivent demeurer ; face à cette masse d'immigrants, le peuple suisse si âpre à conserver ses privilèges craint de perdre le contrôle de son Helvétie en folie. Les lutins pourtant ne sont pas dangereux, ne sont pas agressifs, ni revendicateurs, ni même plus puissants numériquement parlant ; seulement l'incurie de leurs hôtes les pousse à s'exhiber pour quémander ; mais l'herméticité est sans conteste le plus grand défaut de la Suisse, de même que son désir d'immuabilité ; et il ne faut pas compter sur les Helvètes pour entamer les réformes qui s'imposent : jouant à l'âne, ils aiment mieux se clore les yeux et les oreilles pour sauvegarder leur tranquillité. Ainsi donc, plutôt que de comprendre qu'un remède à la paupérisation des lutins est de première nécessité, la Confédération ne trouve aucune idée plus

Un grain de sable bleu

brillante que de refouler par la force tous les lutins dans leurs immeubles, les proscrivant de toute sortie, quelle qu'elle soit, déclinant toute responsabilité en cas de non observation des consignes.

Conditionnés dans leurs ghettos fangeux, les lutins réalisent que la Suisse a coupé les ailes de leur formidable espoir, leur interdisant de ce fait de voler haut ; mais de cet espoir de lendemains plus rieurs, il ne demeure rien, uniquement des rêves, de l'amertume et une poignée de plumes imaginaires.

Mais le malheur des uns crée le bonheur des autres ; aussi dans les rues brutalement exemptes de lutins, on voit poindre timidement les premiers helvètes en mal d'air pur ; quelques piétons se hasardent furtivement à reprendre possession de ce qui avait failli être du domaine des êtres féeriques ; puis devant le calme mort sévissant sur la ville, on s'enhardit et les promeneurs se font plus fréquents ; lorsque enfin on réalise que toute trace de peau bleue a disparu, on se risque totalement à sortir ; et c'est l'apothéose, l'allégresse d'un peuple qui se sent enfin libéré d'une menace sourde, on se sourit et les bonjours bourgeonnent sur toutes les lèvres des passants contents ; ah, qu'ils savourent heureusement leur paix, les bourreaux terrifiés d'un oppresseur opprimé !

Pour la première fois depuis de longs mois, la Suisse recouvre son aspect originel d'avant le chambardement fantastique, l'irréprochabilité de ses rues autochtones, la quiétude intrinsèque de ses faubourgs, la normalité des places d'où jaillissent les fontaines ; mais tandis qu'un soleil flambant illumine les petits habitants en liesse, l'ombre voilée de deux problèmes liés à la décision du conseil Fédéral vient ternir les réjouissances.

Premièrement, la réclusion des lutins dans leurs ghettos n'endigue pas le phénomène d'immigration ; pas plus qu'une baguette verticalement plantée dans le lit d'un fleuve ne ralentit sa course aveugle ; ce qui donne lieu à une outrageuse croissance démographique de leur côté ; secondement, le versement de subsides minimaux aux lutins cantonnés provoque un soulèvement général chez les prolétaires, qui voient ainsi d'importantes sommes de leurs impôts disparaître au profit des envahisseurs ; et bien que conscients de l'extrême misère que ceux-ci doivent affronter, ils statuent délibérément de se mettre en grève, jusqu'à l'annihilation de ce subside. Les plus cruels des affameurs sont ceux qui épargnent plus que leur ration minimale de survivance ; car, taraudés par la hantise de retrouver la faim, ils n'hésitent jamais à retirer le pain de la bouche de plus démuné que soi pour creuser le rempart les séparant de la famine ; et la classe moyenne suisse est sans doute le moins charitable des donateurs, craignant à tout moment de perdre sa situation confortable : prête à tout pour récupérer le moindre centime lui appartenant, elle multiplie les actions publiques afin de faire renvoyer les lutins chez eux.

Face à la recrudescence des grèves et des manifestations inondant la globalité de la Suisse, les autorités fédérales n'ont d'autre alternative que de céder et réexpédier les malheureux lutins dans leur patrie : la même force qui avait intercédé en faveur de la nationalisation de Norman s'est aujourd'hui mise en branle pour mieux lui nuire, noyant toute contestation par sa puissance destructive.

Ainsi, toute immigration est déclarée illégale, tandis que par convois entiers, les lutins aussi basement considérés que des lépreux, se font éjecter hors du territoire helvétique ; et ce peuple malheureux reçoit par ce refoulement l'équivalent d'une sentence de mort, alors même que sa seule erreur aura été de vouloir vivre : dans quelle bassesse se noient ses détracteurs pour lui réserver un tel sort ?

Cependant, même une telle austérité de mesures ne peut décourager qui veut vivre à tout prix : le franchissement des frontières suisses est illégal, qu'à cela ne tienne, il se fera clandestin ; il faut échapper à tout prix à sa patrie, et un rempart d'obstacles n'y changerait rien : l'Helvétie est un immense aimant, peu y importe la véritable réalité !

Un grain de sable bleu

Les lutins excellent à établir des stratagèmes peu orthodoxes d'infraction à la nouvelle loi ; cahin-caha, ils s'ingénient à perforer chaque pore de la membrane helvétique pour y pénétrer ; et il s'en trouve dissimulés dans des camions de livraison, ou franchissant la frontière par les airs au moyen de deltaplanes, ou traversant les forêts ; bref, déployant toute une palette de procédés rationnels si possible, irrationnels quand le vent tourne, pour atteindre leur objectif d'infiltration.

Cet acharnement forcené et l'ingéniosité des subterfuges employés finissent par porter leurs fruits : l'immigration, quoique ralentie, joue bientôt un rôle de vases communicants avec les expulsions ; contrebalançant le nombre d'exclus, elle suffit à maintenir inchangé le niveau de la population ; et cet équilibre précaire perdure, alors les Suisses entrevoient l'envergure de la croisade qu'il leur faudra mener pour se débarrasser totalement du fléau bleu : une bataille de chaque instant, opposant à la forte incrustation de l'ennemi les glaives de la spoliation et de l'interdit pour l'affaiblir ; mais la Suisse ressemble à une forteresse dont les assaillants occuperaient déjà la place : bien que possédant de meilleures armes, elle est quasiment impossible à drainer entièrement, et l'équilibre des forces fait d'elle un Goliath lourdement armé face à une rangée de David. La seule manière de s'affranchir des lutins serait l'extermination massive ; cependant d'une part le peuple helvétique n'est pas sanguinaire, d'autre part, la totalité du peuple des lutins demeuré dans leur royaume pourrait alors décider de se venger du massacre de leurs compatriotes et attaquer la Suisse pour la rayer de la carte en de terrifiantes représailles. Nul ne connaît le royaume des lutins, nul ne sait même s'il existe ; cependant le défier par une vague d'exécutions arbitraires équivaldrait à piétiner sciemment la queue d'un crotale dans une superbe bravade.

Pour la Suisse peu belligérante, la situation tend vers le psychédélisme : incapable de se libérer de ses réfugiés, elle ne veut pourtant les garder ; ses dénégations face au changement l'ont acculée à l'ultime rebord du gouffre de la croisée des chemins : ne pouvant plus fermer les yeux, il lui faut saisir la perche de l'adaptation pour se sortir de cette situation ingérable.

La mort dans l'âme et l'orgueil révolté, les politiques scrutent minutieusement les diverses solutions salvatrices, au nombre bien restreint ; dans la rue du Palais Fédéral, un agent de police harponne un lutin clandestin recroquevillé sur un banc pour l'emmener au poste, où attendent lugubrement les lutins appréhendés précédemment dans la journée, qui seront acheminés par convois capitonnés vers les frontières, avec l'interdiction de revenir.

C'est l'apocalypse : des milliers de lutins, comme autant de grains de sable bleus, sont éparpillés aux quatre vents de la Suisse ; qui, si elle le voulait, irait les réunir pour s'en faire un rouage de sa mécanique branlante, une marche dans l'escalier de la bonne entente ; mais les alizés de la haine disséminent tout édifice comme la mer érode les châteaux de sable, et les lutins sont là, qui dans les bois, qui dans la ville, qui dans les camps, qui dans les montagnes ; les lutins sont là qui ne servent qu'au chaos.

Alors dans l'œil de la tourmente dont est agitée une Suisse fragmentée, déchirée, bicolore rose marbrée de bleu ; tandis qu'au-dehors cinglent les grondements de la discorde ; bien au chaud, engoncé dans un sofa violet, un couple regarde les nouvelles à la télévision ; sur l'écran, on parle de populations entières de lutins qu'il s'agit de déloger, ainsi que de la solution majeure que vont devoir prendre les politiques pour apaiser les séismes de revendications sévissant dans les deux camps.

- *Ah ces lutins ! barrit monsieur Vaudard, il faudrait tous les jeter dehors !*

- *Ça mon chéri, réplique calmement madame Vaudard, je crois au contraire qu'on aurait dû leur donner véritablement une chance de s'intégrer, et les choses n'en seraient pas là !*

Un léger crissement se fait entendre : dans leur dos, les rouages de l'horloge que monsieur Vaudard aurait déjà dû réparer parce qu'un grain de sable s'y infiltrant l'avait dérégulée se remettent à tourner : ayant frotté contre le grain, ils l'ont tant poli qu'à présent il ne gêne plus ; l'horloge fonctionne à nouveau avec, toutefois, sept heures de retard au cadran.